

Le Moyen Âge ne fut jamais une partie de plaisir



histoire

Vivre en famille au Moyen Âge

CHIARA FRUGONI
Tr. de l'italien par
Jérôme Savereux
Les Belles Lettres
353 p., 25, 50 €

Pour comprendre la vie quotidienne au Moyen Âge, l'association des textes et des images, enluminures ou fresques, se révèle une méthode des plus enrichissantes. Pratiquée par Chiara Frugoni, rivale de Sherlock Holmes, attentive au moindre détail qui révèle une croyance ou une appartenance sociale, elle fait apparaître l'historien sous les traits d'un ethnologue parti en contrée étrangère pour explorer des us et des coutumes bizarres.

Tout part ici d'une chambre à coucher qui revêt des significations bien plus larges que les nôtres (le monarque y rend la justice) pour aboutir aux rues, véritables «égouts à ciel ouvert», dangereuses la nuit et grouillantes le jour, pleines d'enfants bruyants, d'artisans pittoresques, de cavaliers armés et de jongleurs bariolés, grands montreurs d'ours devant l'Éternel.

Pas facile de naître au Moyen Âge, encore moins d'y survivre, d'y faire ses premiers pas ! Comptabilisant «les périls du berceau», Chiara Frugoni cite un théologien du XII^e siècle qui, évoquant le nourrisson garronné, ne mâchait pas ses mots : «*Ce malheureux a à peine vu le jour qu'immédiatement des liens et des bandages l'enserrent pour bien lui faire comprendre qu'il est entré dans une prison (...). Il vit pieds et poings liés, pauvre animal gémissant, inaugurant ainsi une vie de tourments, par la seule faute d'être né.*» Dès son entrée dans le monde, le nouveau-né est pris dans un réseau de superstitions contraignantes. Fidèle à la pensée analogique, héritée des Anciens, le Moyen Âge croit dur comme fer à la valeur conjuratoire de certaines couleurs : habiller un bébé de rouge, c'est le protéger de la rougeole.

Un monde sans poupées

Ayant échappé aux maladies, souvent mortelles, l'enfant n'en est pas quitte pour autant avec le malheur qui le guette sous différentes formes : accident, abandon (considéré comme un infanticide différé), étouffement (la nourrice dormant à ses côtés), préjugés (gare à lui si ses parents le prennent pour un diable !). À peine grandi, l'enfant risque dans la rue de se faire dévorer par des chiens.

N'insistons pas : le Moyen Âge ne fut jamais une partie de plaisir. Chiara Frugoni assigne à ses descriptions une fonction dépayssante et quelque peu désespérante. C'est, entre autres, un monde de «petites filles sans poupées» qu'elle nous fait visiter : le message médiéval n'est pas celui que nous envoient, tout sourire, les jolies Barbies blondes qui peuplent nos bazars !

Si l'on en croit l'historienne, on aurait tort cependant de noircir à l'excès le tableau : les femmes d'alors pouvaient accéder à la culture pourvu qu'elles vécutent entre les quatre murs d'un couvent protecteur. Triste consolation, me direz-vous.

MICHEL GRODENT



Ni belle ni simple, l'Inde en tension

Un deuxième roman puissant pour Arundhati Roy, vingt ans après « Le Dieu des petits Riens ».



roman

Le ministère du Bonheur suprême

ARUNDHATI ROY
Trad. de l'anglais (Inde)
par Irène Margit
544 p., 24 €
ebook, 16,99 €

À u pays d'Arundhati Roy, les histoires commencent au cimetière. C'est là qu'Anjum, une femme qui est née dans un corps d'homme, une *hijra* comme on les appelle en Inde, se réfugie. Musulmane de Delhi rejetée par sa famille, elle quitte ensuite sa communauté de *hijras* après avoir échappé à la mort. Elle se construit une maison au milieu des tombes.

Quand Anjum couche sa petite fille adoptée, le soir, elle transforme ses expériences en légendes. «*Toute allusion à un quelconque revers de fortune ou chagrin devait être expurgée des histoires d'Anjum. Zainab aimait l'entendre se transformer en jeune sirène sexuelle à la vie scintillante de musique et de danse, vêtue de superbes étoffes, les ongles peints, sous les regards d'une nuée d'admirateurs.*»

Ceci n'est que la première partie du récit car le roman de l'écrivaine indienne, instal-

lée à Delhi, forme une mosaïque de destins. Des personnages exclus, des musulmans persécutés, des castes inférieures cherchent leur place dans cette Inde contemporaine complexe.

Aux côtés d'Anjum au cimetière, il y a Saddam dont les yeux ont brûlé à cause d'une œuvre en inox d'un célèbre artiste indien (peut-être est-ce Subodh Gupta ?). «*Anjum s'apprêtait à mourir, Saddam s'apprêtait à tuer et à des kilomètres de là, dans une forêt tourmentée, un bébé s'apprêtait à naître...*»

La «*bébé*» se retrouve dans les bras d'une autre femme, S. Tilottama, mêlée malgré elle au conflit sur l'indépendance du Cachemire. Au *ministère du Bonheur suprême*, les vies des hommes et des femmes sont surpassées par les causes et les combats plus grands qu'eux.

L'auteure, militante altermondialiste, aborde de nombreux sujets brûlants : le nationalisme hindou, les tensions avec le Pakistan, la situation du Cachemire, l'islamophobie, un système de castes archaïque, etc.

Il n'y a rien de frontal, ce sont des mots déguisés. Les extrémistes hindous responsables des massacres de musulmans en 2002 au Gujarat prennent le nom de «*perroquets safran*» aux griffes dorées. Anjum va leur échapper. Mais leur chef, «*Gujarat ka Lalla*» va poursuivre son ascension vers le pouvoir. On devine la silhouette du Premier ministre indien actuel Narendra Mo-

Les minorités de la société indienne fondent son ministère du Bonheur suprême.

© MAYANK AUSTEN SOOFI

di. Et son prédécesseur, le Premier ministre poète au turban bleu n'est autre qu'Atul Behari Vajpayee (au pouvoir de 1999 à 2004).

Le conte des exclus de la société

Est-ce une fiction ? Un essai déguisé en roman ? Un peu tout ça à la fois. La forme non linéaire, au fil des destins, participe à cette originalité.

Chaque page tournée pose une nouvelle problématique. Soit on ignore tout du pays, et les clés du roman sont à découvrir entre les lignes. C'est une chasse aux trésors agréable pour les curieux tant cette vision de l'Inde s'éloigne des clichés habituels. Soit on connaît bien la cinquième puissance économique mondiale et l'ouvrage propose une vision engagée. C'est attendu de la part de la militante mais sans doute nécessaire pour comprendre les enjeux et les défis actuels du pays.

Pour ce qui est de l'intrigue, chacun appréciera le style poétique et la puissance des sentiments décrits par l'écrivaine. Les trajets de vie des personnages sont des contes contemporains, non épargnés par les drames, les malheurs et les amours.

FLAVIE GAUTHIER

Seule, dans une maison grande et vide



roman

Une maison bruxelloise

VALENTINE DE LE COURT
Mols
158 p., 17,50 €

Valentine de la Court est juriste, vit à Bruxelles et c'est son troisième roman, après *Explosion de particules* et *Vacances obligatoires en famille*. Un troisième roman réussi qui nous fait partager le courage, l'inquiétude et la solitude de Maria-Fernanda qui a quitté sa mère, son pays le Brésil, ses deux enfants pour venir gagner sa vie en Belgique et leur envoyer de l'argent pour leurs besoins et leur scolarité.

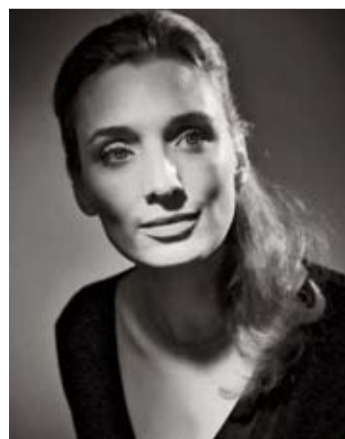
Le mari de Maria-Fernanda l'a quittée. Elle ne trouve pas de boulot. Elle laisse ses enfants à sa mère. Une cousine s'est installée à Bruxelles, qui accepte de

l'héberger dans son petit appart, elle la rejoint. Dans ce pays froid, où les gens ne se sourient pas dans la rue, où les enfants ne jouent pas dehors. Un jour, sur un panneau au super, elle voit une annonce : elle ne peut pas la lire, elle ne parle pas français, mais elle sait que c'est pour elle. On demande une femme de ménage dans une maison, cinq jours sur sept. Elle y va.

Rêve ou réalité ?

Mais il n'y a personne. La porte est entrouverte. Elle entre. Elle hèle, elle attend, toujours personne. Alors elle déniche balais, serpillières, torchons et nettoie. Elle part à 17 heures. Elle revient le lendemain. Porte ouverte, personne, de l'argent sur la table. Le manège se poursuivra ainsi, jour après jour.

Maria-Fernanda est contente : elle gagne sa vie. Elle est mécontente : personne ne lui parle. Ce n'est pas tout de recevoir de l'argent, il faut aussi attendre un



Valentine de la Court a pensé aux romans français du XIX^e, aux romans teintés de fantastique.

© D. R.

peu de reconnaissance. Mais la maison bruxelloise est vide. Pourtant, on y vit. Les draps se salissent, la vaisselle est laissée sur la table, le frigo se vide et se remplit. Que se passe-t-il dans cette maison ?

Valentine de la Court est ha-

bile à installer un climat fantastique, aidée par une Maria-Fernanda qui souffre de sa solitude, qui se prend au jeu de la maison, emprunte des vêtements à Madame, s'offre des repas tirés du frigo, imagine ses enfants dans les chambres, Lucrecia là, Tiago ici. Elle subit l'emprise de la maison. Elle fait vivre ses habitants à travers un jouet, un foulard, un parfum. Elle se révolte parfois devant sa solitude, son chagrin d'avoir laissé les enfants si loin d'elle. Elle fantasm.

Le livre est rempli de fauxsemblants, d'incertitudes. Réalité ou rêverie ? L'auteure laisse des pistes sans les concrétiser, abandonne le lecteur à sa propre imagination, à sa propre interprétation. Et c'est ça qui est parfait. On se laisse dès lors aller à nos propres chimères. Ou cauchemars. Jusqu'à la fin abrupte et inattendue du roman. Un choc magistral.

JEAN-CLAUDE VANTROYEN

l'audiolivres



Le rapport de Brodeck

PHILIPPE CLAUDEL
Lu par Sylvain Machac
Audiolib
19 h 24, 19,30 €

Dans *Le rapport de Brodeck*, les événements s'entrelacent dans une chorégraphie admirable. Le village et sa vie quotidienne, sa nature, ses couleurs y sont décrits au plus fin pinceau sans la moindre lourdeur, et sans altérer l'irrésistible besoin de tourner la page. L'auteur s'en défend un peu, mais c'est une humanité sombre qu'il nous sert à nouveau. Un roman des ténèbres, dont la perfection fait aussi la froideur. Les quelques touches d'amour et d'espoir n'en sont que plus éblouissantes. B. Dy

les brèves

roman

La grande roue **

DIANE PEYLIN

Monté comme un puzzle, le roman ne compte que quatre pièces. Encore faut-il comprendre, au fil des brefs chapitres consacrés aux différents personnages, comment ils trouvent leur place dans l'ensemble. On attend avec impatience l'intégralité de l'image. Quand elle vient, on regrette un peu d'avoir aperçu les rouages de l'intrigue. Celle-ci devient peu à peu, sous forme d'une fiction habile, un plaidoyer contre les violences faites aux femmes. P.My
Les Escalles, 256 p., 17,90 €, ebook 14,99 €

roman

Quand Dieu apprenait le dessin **

PATRICK RAMBAUD

Quand Venise s'affirme, au IX^e siècle, la forme est encore imparfaite – comme Dieu dessinant ses premiers hommes. Le pouvoir local a besoin d'un symbole fort : les reliques de saint Marc, qui se trouvent à Alexandrie, chez les musulmans, et dont des marchands d'esclaves sont chargés de s'emparer par n'importe quel moyen. Une épopée brève, éditée une première fois en 1990, mais tendue comme les romans napoléoniens que Rambaud écrira ensuite. P.My
Grasset, 288 p., 19 €, ebook 13,99 €

roman

Taqawan ***

ÉRIC PLAMONDON

1981 : Céline Dion fait sa première apparition à la télévision et la pêche que pratiquent les Indiens d'une réserve du Québec est réprimée par la police. Devant la violence de celle-ci, un garde-chasse démissionne. Sa vie prend une autre trajectoire quand il recueille une jeune Indienne violée par des policiers. Et le saumon, taqawan à un stade de son évolution, continue de se reproduire. Un roman choc sur la civilisation et les « sauvages ». P.My
Quidam, 196 p., 20 €

philosophie

Levinas. Une philosophie de l'altérité **

ROBERT LEGROS

Pas de philosophie sans histoire de la philosophie ! Robert Legros le montre très bien à propos de Levinas qui n'a cessé de dialoguer avec l'œuvre de Husserl et d'en relever les ambiguïtés, la tentation égocentrique, sensible dans la conception du temps. L'auteur, professeur émérite à l'ULB, analyse les rapports entre Levinas et Sartre et entre Levinas et Arendt. M. G.
Ellipses, 188 p., 13, 50 €